

1 / 51 : LE CORBEAU

[1] Il était une fois une reine qui avait une enfant encore toute petite, un bébé qu'elle devait porter dans ses bras. Un jour que la fillette était difficile et ne voulait pas se tenir tranquille, quoi que pût dire ou faire sa mère, la maman perdit patience et s'écria, en ouvrant la fenêtre sur un vol de corbeaux qui tournoyait autour du château : "Ah ! si tu étais un corbeau pour voler avec eux, j'aurais un peu la paix !" Aussitôt, l'enfant fut changée en corbeau et s'envola par la fenêtre hors de ses bras. Gagnant une sombre forêt dès ses premiers coups d'aile, elle y resta longtemps, longtemps, et jamais les parents n'eurent d'elle la moindre nouvelle.

Par la suite, il y eut un homme qui vint dans cette sombre forêt en suivant un chemin, et voici qu'il entendit le corbeau qui appelait ; il écouta et suivit la direction de la voix, et quand il fut arrivé tout près, le corbeau lui parla :

— Je suis une princesse de naissance qui a été enchantée ; mais toi, tu peux me délivrer !

— Que faut-il que je fasse ? demanda l'homme.

— En continuant tout droit dans l'intérieur de la forêt, lui dit-elle, tu vas trouver une maison où habite une vieille femme qui t'offrira à boire et à manger ; tu ne dois rien accepter, sinon tu seras pris de sommeil et tu ne pourras pas me délivrer. Dans le jardin, derrière la maison, tu verras un gros tas d'écorces, sur lequel tu devras te tenir pour m'attendre, car je viendrai trois jours de suite en carrosse, à deux heures de l'après-midi : la première fois avec un attelage de quatre chevaux blancs, la deuxième fois avec quatre chevaux roux, et la troisième fois avec quatre chevaux noirs ; mais si tu es endormi, je ne serai pas délivrée.

[2] L'homme promit de faire tout ce qu'il fallait, mais le corbeau lui dit qu'il savait par avance qu'il ne réussirait pas, parce qu'il accepterait quelque chose de la vieille femme. L'homme jura de nouveau qu'il ne prendrait rien de rien, et pas plus à manger qu'à boire.

Lorsqu'il arriva à la maison, la vieille femme sortit à sa rencontre et l'accueillit :

— Entrez, entrez, mon brave homme ! Vous avez l'air épuisé. Entrez et réconfortez-vous ! Mangez et buvez à votre guise !

— Non merci, dit l'homme, je ne veux ni manger ni boire.

Mais la vieille ne le laissa pas tranquille et ne cessa d'insister : "Si vous ne voulez rien manger, buvez au moins une gorgée : une gorgée, cela ne compte pas !" Il finit par céder et but une petite gorgée dans le verre. Vers deux heures de l'après-midi, il se rendit au jardin et monta sur le tas d'écorces pour y attendre le corbeau ; mais le sommeil lui alourdit les paupières et il se dit alors qu'il allait s'allonger un peu pour se reposer sans dormir. Oui, mais à peine était-il allongé qu'il céda au sommeil, et il dormit si profondément que rien au monde n'eût pu le réveiller. À deux heures, dans son carrosse attelé de quatre chevaux blancs, arriva le corbeau, qui était déjà tout triste et qui disait d'avance : "Je sais qu'il est endormi." Il dormait, en effet, allongé sur le tas

d'écorces, comme la princesse put le voir en arrivant dans le jardin. Elle descendit néanmoins de son carrosse, alla le secouer et l'appeler, mais en vain : il ne se réveilla point.

Le lendemain à midi, la vieille femme lui servit à manger et à boire, et il ne voulut rien accepter. Mais elle ne le laissa pas tranquille avant qu'il eût, finalement, consenti à prendre une gorgée dans son verre. Un peu avant deux heures, il s'en alla sur le tas d'écorces, dans le jardin, pour y attendre le corbeau ; mais il céda à une brusque fatigue qui ne lui permettait plus de se tenir debout : il n'y eut rien à faire, il dut s'allonger et aussitôt, il s'endormit d'un sommeil profond. Dans son carrosse attelé de quatre chevaux roux, le corbeau approcha, tout triste d'avance et annonçant : "Je sais qu'il est endormi.". La princesse descendit néanmoins de son carrosse, alla le secouer et l'appeler, mais sans parvenir à le tirer de son profond sommeil.

Le troisième jour, la vieille femme lui demanda s'il tenait à mourir de faim ou de soif, lui qui ne mangeait ni ne buvait rien.

— Je ne veux ni ne peux manger rien, ni rien boire ! déclara-t-il.

Elle dressa cependant le couvert, lui remplit son assiette et lui servit un verre de bon vin. Il voulait toujours refuser, mais le vin avait un tel et si capiteux bouquet qu'il ne put résister à en boire une gorgée. Le moment venu, quand il monta sur le tas d'écorces dans le jardin pour y attendre la princesse, il se sentit encore fatigué comme les deux autres fois et sombra dans un sommeil de plomb tout aussitôt. Lorsque arriva le corbeau avec son attelage de quatre chevaux noirs, dans un carrosse noir avec un cocher noir, noire aussi était son humeur car il dit : "Je sais qu'il dort et ne peut pas me délivrer !" La princesse eut beau l'appeler et le secouer de toutes ses forces il lui fut impossible de le réveiller.

[✓] Alors elle déposa près de lui une miche de pain pour commencer, puis un quartier de viande, et enfin un flacon de vin ; tous trois inépuisables. Elle ôta une bague de son doigt et la glissa au sien, et dans la bague était gravé le nom de la princesse ; elle y ajouta enfin une lettre, où il était écrit qu'elle lui avait laissé le pain, la viande et le vin qui ne seraient jamais épuisés, puis encore ces quelques mots :

"Que tu ne puisses point me délivrer ici, je l'ai bien vu ; mais si tu veux quand même ma délivrance, viens alors au château d'or de Fluentmont, car la chose est en ton pouvoir et je le sais parfaitement."

Le message et les trois choses soigneusement déposés près de la tête du dormeur, la princesse-corbeau regagna son carrosse et partit vers le château d'or de Fluentmont.

[3] L'homme se rendit compte qu'il avait dormi quand il se réveilla, et il en fut consterné. "Elle est certainement venue, se dit-il, et je ne l'ai pas délivrée !" Il aperçut alors ce qu'il y avait à côté de lui et prit connaissance du contenu de la lettre, qui lui apprit ce qu'il était arrivé. Il avait donc vraiment échoué. Et soudain le drame de la princesse lui transperça le cœur.

[4] Complètement bouleversé, il se leva et se mit en route aussitôt : il voulait se rendre au château d'or de Fluentmont, mais il ignorait où il se trouvait. Longtemps il marcha et courut le pays en tous sens, mais en vain.

Un jour, il pénétra dans une forêt très épaisse et très sombre, qu'il voulut traverser ; mais quinze jours plus tard, il n'en était toujours pas sorti. Chaque soir, il se couchait, épuisé, dans un fourré, où il dormait toute la nuit. Puis le lendemain, il poursuivait sa route et marchait toute la journée. Un soir, il s'allongea une fois de plus sur le sol, sous un fourré, pour y passer la nuit, mais ses propres gémissements et ses plaintes l'empêchèrent de trouver le sommeil. Il se releva, et comme c'était l'heure où les lumières s'allument, voici qu'il en vit une au loin qui brillait, et il se dirigea vers elle. Il arriva devant une maison qui paraissait minuscule à cause de la taille du géant qui se tenait devant. "Que faire, se demandait-il ? Si je m'avance et que le géant me voie, se dit-il, ma vie ne pèsera pas lourd ! Mais ai-je le choix, à tourner en rond comme je le fais. Qui sait ce que je pourrai découvrir de neuf ici !"

[5] Il finit par tenter l'aventure et s'avança vers la maison. Le géant le vit.
— Tu as bien fait de venir, lui dit-il. Il y a un bon moment que je n'ai rien mangé et je vais tout de suite te croquer pour mon dîner.
— Ne sois pas si pressé, lui répondit l'homme, je ne me laisse pas dévorer si facilement !

[6] Si tu as tellement faim, j'ai ici de quoi te rassasier autant qu'il te plaira.
— Vraiment ? s'étonna le géant. Dans ce cas, tu peux être tranquille : je ne voulais te dévorer qu'à défaut d'autre chose à manger.

Ils passèrent tous les deux à table et l'homme sortit son pain, sa viande et son vin inépuisables. "C'est tout ce qu'il me faut et cela me plaît bien !" déclara le géant, qui se mit à manger et ne s'arrêta que lorsqu'il ne put plus rien avaler, le ventre plein et le cœur content.

— Peux-tu m'apprendre où se trouve le château d'or de Fluent-mont ? demanda l'homme.

— Je vais regarder sur ma carte, dit le géant. On y trouve toutes les villes, les bourgs et les bourgades, et même les maisons isolées.

Il déplia sa carte, qu'il gardait dans une petite chambre, et se mit à y chercher le château, mais il n'y figurait pas.

— Cela ne fait rien, dit-il, j'ai de plus grandes cartes là-haut, dans une armoire ; nous allons chercher sur celles-là.

Mais le château ne s'y trouvait pas non plus. L'homme songea alors à repartir ; mais le géant le pria de rester quelques jours encore pour attendre le retour de son frère, qui était allé faire des provisions et rentrerait d'un moment à l'autre. Le frère revint et ils lui demandèrent, dès qu'il fut là, s'il connaissait le château d'or de Fluentmont.

— Quand j'aurai déjeuné et me sentirai bien, répondit l'arrivant, je chercherai sur ma carte.

Il mangea donc, puis il monta avec eux dans sa chambre et consulta longuement et soigneusement une carte qu'il avait là, mais en vain : le château n'y figurait pas. Il s'en alla chercher d'autres vieilles cartes qu'il avait encore, et

ils se penchèrent dessus, ne se relevant que lorsqu'ils eurent finalement trouvé le château d'or de Fluentmont sur l'une d'elles. Seulement voilà : il se trouvait à des milliers de lieues de distance !

— Comment vais-je parvenir jusque-là ? soupira l'homme tout déçu.

— J'ai deux heures de temps devant moi, lui dit l'un des géants, alors je vais aller te mettre dans les environs, mais après il faut que je revienne à la maison pour donner la tétée à l'enfant que nous avons.

Et il déposa l'homme à quelque cent lieues du château, en lui disant : "Le reste du chemin, tu pourras bien le faire tout seul." Puis il s'en retourna. L'homme continua et marcha nuit et jour jusqu'à ce qu'il fût devant le château d'or de Fluentmont.

[7] Mais le château était perché tout en haut d'une abrupte montagne de cristal, et comme il le regardait d'en bas, il vit tout là-haut le carrosse de la princesse enchantée qui en faisait le tour et puis entrait. Tout heureux, il voulut aussitôt grimper là-haut et entreprit une ascension qui se révéla impossible : le peu qu'il réussissait à monter, il glissait aussitôt sur le cristal et retombait toujours d'où il était parti. Il eut beau recommencer et recommencer encore : c'était toujours la même chose !

[8] Accablé devant l'évidence et comprenant qu'il n'y arriverait jamais, il en fut tout désolé. Si près du but, que faire ?

[9] Mais il ne voulut pas renoncer. "Je resterai ici en bas, se dit-il, et je l'attendrai !" Il se fabriqua une hutte de branchages, qu'il habita durant toute une année, apercevant chaque jour, là-haut, la princesse qui passait avec son carrosse, sans qu'il pût parvenir jusqu'à elle.

[10] De sa hutte, un jour, il vit trois brigands qui se battaient non loin et il cria dans leur direction, mais sans sortir : "Que Dieu vous aide !" Ils s'arrêtèrent net en entendant cette voix, puis recommencèrent de plus belle en ne voyant personne.

— Que Dieu vous aide ! cria-t-il une nouvelle fois.

Le pugilat cessa encore et les trois brigands regardèrent partout autour d'eux, mais, ne voyant personne, recommencèrent leur combat.

— Que Dieu vous aide ! leur cria-t-il une troisième fois.

Bien qu'il répugnât tant à se mêler à ces sauvages, il se dit qu'il devrait aller voir ce qu'ils avaient à se battre ainsi, et il sortit de sa hutte, alla jusqu'à eux et leur demanda pour quelle raison ils se cognaient dessus avec un tel acharnement.

[11] Le premier lui dit qu'il avait trouvé un bâton, et si l'on en donnait un coup contre une porte, elle s'ouvrait aussitôt ; le second dit qu'il avait un manteau, et si on le mettait on était invisible ; le troisième dit qu'il avait attrapé un cheval, et celui qui l'enfourchait pouvait aller où bon lui semblait, fût-ce même au sommet de la montagne de cristal. À présent ils se querellaient, parce qu'ils n'arrivaient pas à savoir s'ils devaient rester ensemble en partageant les trois choses, ou se séparer en gardant chacun la sienne.

— C'est facile, leur dit-il. Moi, vos trois choses, je vous les achète, non pas avec de l'argent puisque je n'en ai pas, mais ce que je vous offre en échange vaut beaucoup plus ! Seulement, il faut d'abord que je les essaie toutes les trois pour voir si vous avez bien dit la vérité.< /o:p>

Ils le firent monter sur le cheval, lui donnèrent le manteau, dont il s'enveloppa, et lui tendirent le bâton. Et maintenant qu' il était en possession de tout, ils ne pouvaient plus le voir. Il commença par leur administrer une sérieuse dégelée à tous les trois, puis leur cria :

— Êtes-vous contents et en avez-vous assez, bande de vauriens ? Vous n'avez que votre dû !<

[12] D'une chevauchée, ensuite, il fut au sommet de la montagne de cristal ; mais quand il arriva devant la porte du château, il la trouva fermée ; il frappa un coup de son bâton et la porte s'ouvrit aussitôt. Il entra sans attendre et monta les marches du perron et du grand escalier pour arriver dans la grand-salle où se trouvait la princesse, assise avec une coupe de vin devant elle. Enveloppé dans son manteau d'invisibilité, il s'avança vers elle, enleva de son doigt la bague qu'elle lui avait donnée et la laissa tomber dans sa coupe de vin avec un léger tintement.

— Oh ! c'est ma bague ! s'exclama-t-elle en la reconnaissant, et l'homme qui doit me délivrer doit être ici aussi.

Tout le monde partit à sa recherche dans tous les coins du château, mais à quoi bon ? Toujours invisible, pendant que tous le cherchaient, il redescendit jusqu'à la grand-porte, monta son cheval et retira son manteau d'invisibilité. Quels cris de joie quand ils y arrivèrent et le trouvèrent là.

Il mit pied à terre et s'avança vers la princesse, qu'il serra dans ses bras tandis qu'elle se jetait à son cou et l'embrassait avec tout son amour, avant de lui dire :

“Tu m'as délivrée à présent, et demain nous célébrerons nos noces.”

27 / 77 : DAME HOLLE

[1] Une veuve avait deux filles, l'une jolie et courageuse, l'autre paresseuse et laide. C'était à la seconde qu'elle donnait sa préférence, parce que cette fille laide et paresseuse était sa propre fille, et l'autre avait tout le travail à faire dans la maison dont elle était la Cendrillon. Elle devait chaque jour aller sur la grand-route s'asseoir près du puits et filer, filer tellement que les doigts lui en saignaient. Un jour donc, que sa quenouille était toute poisseuse et tachée de sang, la malheureuse se pencha sur le puits pour la laver, mais la quenouille lui échappa des mains et tomba tout au fond du puits. En pleurant, elle courut raconter son malheur à la marâtre, qui lui cria dessus et fut assez impitoyable pour lui dire :

— Puisque tu as laissé tomber la quenouille, tu n'as qu'à aller toi-même la chercher !

[2] La pauvre retourna près du puits, se tortura en se demandant comment faire et, pour finir, dans son affolement, sauta elle-même dans le puits pour en rapporter la quenouille.

[3] En tombant, elle s'évanouit.

[✎] Lorsqu'elle se réveilla et reprit ses sens, elle était dans une belle prairie, sous le brillant soleil, et il y avait autour d'elle des milliers et des milliers de fleurs.

[4] Elle s'avança dans cette prairie et arriva devant un four à pain où cuisait la fournée, et voilà que les pains, de l'intérieur, se mirent à appeler:

[5] "Retire-moi ! Retire-moi ! Sinon je vais brûler, je suis déjà bien cuit et plus que cuit !" Elle y alla, saisit la longue pelle de four et sortit un à un tous les pains jusqu'au dernier. Puis elle poursuivit sa marche et arriva près d'un pommier chargé de pommes en quantité énorme, et là aussi on l'appela : "Secoue-moi, secoue-moi ! Nous, les pommes, nous sommes toutes mûres !" Alors elle secoua l'arbre et les pommes tombèrent comme s'il pleuvait, et elle le secoua jusqu'à ce qu'il n'en restât plus une sur l'arbre, puis elle les mit soigneusement en tas avant de se remettre en route. Pour finir, elle arriva près d'une petite maison où une vieille regardait par la fenêtre, mais elle avait de si longues dents, cette vieille, que la fillette, dans sa peur, voulut se sauver à toutes jambes.

— Pourquoi t'effrayes-tu, ma chère enfant ? lui dit la vieille femme. Reste avec moi, et si tu fais bien ton travail, si tu me tiens la maison bien en ordre, tout n'en ira que mieux pour toi. Surtout, tu dois veiller à bien faire mon lit et secouer soigneusement l'édredon pour en faire voler les plumes, parce qu'alors il neige sur le monde, je suis Dame Holle.

Le ton aimable et les bonnes paroles de la vieille réconfortèrent son cœur et lui rendirent son courage : elle accepta son offre et entra à son service, s'acquittant de sa tâche à la grande satisfaction de Dame Holle, battant et secouant son édredon jusqu'à faire voler les plumes de tous côtés, légères et dansantes comme des flocons de neige.

En retour, elle avait la bonne vie chez elle : jamais un mot méchant, et tous les jours du bouilli et du rôti.

[6] Mais quand elle fut restée un bon bout de temps chez Dame Holle, elle devint triste peu à peu, sans trop savoir pourquoi quand cela commença, ni ce qui lui pesait si lourd sur le cœur ; enfin elle se rendit compte qu'elle avait le mal du pays. Elle savait bien, pourtant, qu'elle était mille fois mieux traitée ici que chez elle, mais elle n'en languissait pas moins de revoir sa maison.

— Je m'ennuie de chez moi, finit-elle par dire à Dame Holle, et bien que je sois beaucoup mieux ici, je voudrais remonter là-haut et retrouver les miens. Je sens que je ne pourrai pas rester plus longtemps.

Il me plaît que tu aies envie de rentrer chez toi, dit Dame Holle, et puisque tu m'as servie si fidèlement, je vais te ramener moi-même là-haut.

[7] Elle la prit par la main et la conduisit jusque devant un grand portail, une porte monumentale dont les battants étaient ouverts ; au moment où la jeune

filles allait passer, une pluie d'or tomba sur elle, dense et drue, et tout l'or qui tomba resta sur elle, la couvrant et la recouvrant entièrement.

[9] — C'est ce que je te donne pour avoir été si diligente et soigneuse dans ton travail, lui dit Dame Holle en lui tendant, en plus, sa quenouille qui était tombée au fond du puits.

La grande porte se referma alors, et la jeune fille se retrouva sur le monde, non loin de chez sa mère. Et quand elle entra dans la cour, le coq, perché sur le puits, chanta :

[12] Cocorico ! Cocorico !

La demoiselle d'or est ici de nouveau.

Elle arriva ensuite chez sa mère, et là, parce qu'elle était couverte de tant d'or, elle reçut bon accueil aussi bien de sa mère que de sa demi-sœur.

La jeune fille leur raconta tout ce qu'il lui était advenu.

[8] Quand la mère apprit de quelle manière elle était arrivée à cette immense richesse, sa seule idée fut de donner à sa fille, la paresseuse et laide, le même bonheur.

[10] Il fallut donc qu'elle allât, comme sa sœur, s'asseoir à côté du puits pour filer ; et pour que sa quenouille fût poisseuse de sang, elle dut se piquer le doigt et s'égratigner la main dans les épines. Elle jeta ensuite sa quenouille dans le puits et sauta elle-même, comme l'avait fait sa sœur. Et il lui arriva la même chose qu'à elle : elle se retrouva dans la même prairie et emprunta le même chemin, arriva devant le même four, où elle entendit semblablement le pain crier : "Retire-moi ! Retire-moi ! sinon je vais brûler, je suis déjà bien cuit et plus que cuit !" Mais la paresseuse se contenta de répondre : "Plus souvent, tiens ! que je vais me salir." Et elle passa outre. Lorsqu'elle arriva un peu plus loin près du pommier, il appela et cria : "Secoue-moi, secoue-moi ! Nous, les pommes, nous sommes toutes mûres !" Mais la vilaine ne se retourna même pas et répondit : "Fameuse idée oui ! pour qu'il m'en tombe une sur la tête." Et elle continua son chemin.

Lorsqu'elle arriva devant la maison de Dame Holle, comme elle avait déjà entendu parler de ses longues dents, elle n'eut pas peur et se mit aussitôt à la servir. Le premier jour tout alla bien, elle fit du zèle, obéit avec empressement et vivacité, car elle songeait à tout l'or que cela lui vaudrait bientôt ; mais le deuxième jour, déjà, elle commença à paresser et à traîner, et beaucoup plus le troisième jour, car elle ne voulut même pas se lever ce matin-là. Elle ne faisait pas non plus le lit de Dame Holle comme elle devait le faire, négligeait de secouer l'édredon et de faire voler les plumes. Dame Holle ne tarda pas à se lasser d'une telle négligence et lui donna congé. La fille paresseuse s'en montra ravie, pensant que venait le moment de la pluie d'or.

[11] Mais si Dame Holle la conduisit aussi elle-même à la grande porte, au lieu de l'or, ce fut une grosse tonne de poix qui lui tomba dessus.

— Voilà la récompense que t'ont méritée tes services, lui dit Dame Holle, qui referma aussitôt la grande porte.

La paresseuse rentra chez elle, mais couverte de poix des pieds à la tête ; et le coq, sur le puits, quand il la vit, chanta :

Cocorico ! Cocorico !

La sale demoiselle est ici de nouveau.

La poix qui la couvrait colla si bien à elle que, de toute sa vie, jamais elle ne put l'enlever.

100 : LE LANGAGE DES ANIMAUX

Un jeune chasseur qui depuis de longues années sillonnait le pays en tous sens, entendit, un jour qu'il était à l'affût à l'orée d'une forêt, un long sifflement. Intrigué, il entra dans la forêt. Approchant d'une clairière, il vit que l'herbe sèche et les feuilles mortes avaient pris feu. Au milieu d'un cercle de flammes, il aperçut un serpent qui sifflait à perdre haleine.

Dès que le serpent aperçut le chasseur, il lui cria :

— Chasseur ! Chasseur ! Sauve-moi !

Le chasseur tendit son fusil au-dessus des flammes. Le serpent s'enroula autour de l'arme et monta jusqu'à sa main.

De la main, il glissa jusqu'au cou et l'entoura comme un collier. Quand le chasseur sentit cela, il eut grand-peur et dit au serpent :

— Malheur à moi ! T'ai-je donc sauvé pour ma perte ?

— Ne crains rien, répondit le reptile. Conduis-moi chez mon père qui est le roi des serpents.

[1] Le chasseur se mit à courir dans la forêt avec le serpent autour du cou. Il arriva devant une porte, faite de longues couleuvres entrelacées. Le serpent siffla. Aussitôt les couleuvres s'écartèrent, puis il dit au chasseur :

— Quand nous serons dans le château, mon père ne manquera pas de t'offrir ce que tu peux désirer : de l'argent, de l'or, des bijoux et tout ce qu'il y a de plus précieux dans le monde. Décline sa proposition, mais demande-lui de comprendre le langage des animaux. Il refusera longtemps, mais il finira par t'accorder ce privilège.

Ils arrivèrent dans la grande salle du château. Le serpent raconta au roi des serpents comment il avait été cerné par les flammes et comment le chasseur l'avait sauvé.

Le roi des serpents se tourna alors vers le chasseur et lui dit :

— Quelle récompense veux-tu que je t'accorde pour avoir sauvé mon fils ?

— Je veux comprendre le langage des animaux, répondit le chasseur.

[2] Le roi dit :

— Si je te permettais de comprendre ce langage et que tu livres ton secret à l'âme qui vive, tu mourrais aussitôt. Demande-moi autre chose qui te soit plus utile. Je te le donnerai.

[3] Mais le chasseur insista :

— Si tu veux me récompenser, apprends-moi le langage des animaux, sinon laisse-moi m'en aller : je ne veux pas autre chose.

Et il fit mine de s'éloigner. Alors le roi le rappela et lui dit :

— Puisque tu le désires, viens ici devant moi et ouvre la bouche.

[✎] Le chasseur ouvrit la bouche ; le roi des serpents y souffla.

— Maintenant tu pourras comprendre le langage des animaux ; mais garde-toi bien de jamais trahir ce secret, car si tu livres ce secret à quiconque tu mourras à l'instant.

[4] Le chasseur s'en alla. Comme il traversait une forêt, il comprit ce que chantaient les oiseaux. Sur le chemin de retour, surpris par la nuit, il se coucha sur le sol, au pied d'un arbre pour dormir.

Deux corbeaux vinrent se poser sur l'arbre et se mirent à bavarder :

— Si ce chasseur savait qu'à l'endroit où il dort il y a sous la terre un coffre plein d'or et d'argent, que crois-tu qu'il ferait ?

[5] Le chasseur entendit ces croassements. Le lendemain, il alla trouver son seigneur et lui demanda une voiture. En creusant au pied de l'arbre, ils trouvèrent un coffre plein d'or et d'argent qu'ils emportèrent.

Le seigneur qui était honnête homme, dit au chasseur :

— Mon fils, ce trésor est à toi, car c'est toi qui l'as trouvé.

Le chasseur emporta le trésor, se fit construire une maison et se maria. Il vécut joyeux et content. Il était le plus riche propriétaire de son village et des environs, possédait des troupeaux de moutons, de bœufs, de chevaux et des champs et des forêts.

[6] Mais il ne renonça pas à sa vie de chasseur pour autant et continua de s'absenter pour de longues périodes, loin de sa maison. Cela intriguait beaucoup sa femme et son entourage.

[7] Un jour, accompagné de sa femme, il partit pour aller rendre visite à ses voisins. Bientôt son cheval prit de l'avance, la jument de son épouse restant en arrière. Le cheval se retourna et dit à la jument :

— Allons, plus vite ! Pourquoi veux-tu ralentir ?

La jument répondit :

— Cela t'est bien facile d'aller vite, tu ne portes que ton maître ; mais moi, en même temps que ma maîtresse, je porte des colliers, des bracelets, des jupes brodées et des jupons. Il faudrait quatre bœufs pour déplacer cette quincaillerie.

Le mari, comprenant ce que disait la jument, éclata de rire. Sa femme lui demanda ce qui le faisait tellement rire.

— Rien du tout ; une sottise dont je me suis souvenu.

[8] La femme pressa son mari de lui dire pourquoi il avait ri. Mais il résista tant qu'il put et lui dit :

— Je ne le sais pas moi-même.

Plus il refusait de parler, plus elle insistait pour savoir pourquoi il avait éclaté de rire. À la fin exaspéré, il lui dit :

— Si je te disais ce qui m'a fait rire, tu ne le supporterais pas.

De plus en plus intriguée, la femme tourmenta son mari pour qu'il parlât.

[9] De retour chez lui, il lui dit :

— Très bien ma chère femme, puisque tu insistes tant. Je vais te faire connaître ce que tu veux savoir. Pour cela, il va falloir que tu m'accompagnes en voyage. Et comme tu voulais répondre à l'invitation de ton oncle, c'est chez

lui que nous allons nous rendre. Mais encore une fois, je te le rappelle : tu ne le supporteras pas.

Et ils partirent.

[10] Ils trouvèrent bientôt sur leur route un arbre qui grinçait et oscillait. Le mari s'arrêta, resta un moment silencieux puis se tourna vers sa femme.

— Cet arbre nous dit : "Quelque chose me blesse, arrêtez-vous un instant et retirez cela de mon flanc que je puisse trouver le repos !"

— Nous n'avons pas le temps, répliqua la femme. Et de toute façon, comment un arbre pourrait-il parler ?

Et ils se mirent en route.

Ils avaient déjà fait un bout de chemin lorsque le mari dit à sa femme :

— Quand nous étions près de cet arbre, n'as-tu pas senti l'odeur de miel ? Peut-être des abeilles sauvages ont-elles essaimé dans le tronc ?

— Si c'est vrai, s'écria-t-elle, dépêchons-nous de retourner là-bas recueillir le miel. Ce que nous ne mangerons pas, nous le vendrons pour le voyage.

— Comme tu voudras, dit l'homme.

Mais lorsqu'ils arrivèrent en vue de l'arbre, ils virent une bande de voyageurs occupés à récolter une énorme quantité de miel.

— Quelle chance nous avons eue ! exultaient-ils. Il y a là assez de miel pour nourrir une ville entière. Nous étions de pauvres pèlerins, nous voilà désormais marchands ! Notre avenir est assuré.

[11] L'homme et la femme reprirent donc leur chemin.

Comme ils arrivaient au pied d'une montagne, ils perçurent un bourdonnement qui semblait sourdre de son flanc. L'homme colla son oreille au sol :

— Il y a là-dessous des millions de fourmis en train de construire leur demeure, dit-il. Ce bourdonnement est un appel à l'aide concerté. Elles nous disent dans leur langue : "Aidez-nous, aidez-nous ! Nous sommes en train de creuser mais nous avons rencontré d'étranges rochers qui font obstacle à notre progression. Aidez-nous à les déterrer !" Veux-tu que nous nous arrêtions pour les aider ou bien préfères-tu poursuivre sans plus attendre ?

— Écoute, rétorqua la femme, les fourmis et les pierres, ce n'est pas notre affaire. À ce train-là, nous n'arriverons jamais chez mon oncle. La route est longue, tu le sais bien.

— Très bien, ma chérie, mais ne dit-on pas que tout est lié ? Peut-être y a-t-il une relation entre ceci et notre voyage.

La femme ne prêta pas attention à ce que marmonnait son mari et ils continuèrent.

Lorsque les deux voyageurs s'arrêtèrent pour la nuit, la femme s'aperçut qu'elle avait perdu son écharpe.

— J'ai dû la laisser tomber près de la fourmilière, dit-elle.

Le lendemain matin, ils revinrent donc sur leurs pas.

Lorsqu'ils furent de retour à la fourmilière, ils ne trouvèrent nulle trace de l'écharpe. Par contre, ils virent des gens, couverts de boue, qui se reposaient à côté d'un tas de pièces d'or.

— C'est un trésor caché que nous venons juste de déterrer, déclarèrent-ils. Nous étions sur la route lorsqu'un homme de frêle apparence nous a interpellés en ces termes : "Creusez à cet endroit et vous trouverez ce qui est pierre pour certains et or pour d'autres".

La femme maudit le sort :

— Si seulement nous nous étions arrêtés, gémit-elle, toi et moi nous serions devenus riches hier soir : quel malheur !

Les autres remarquèrent :

— L'homme qui vous accompagne, madame, ressemble étrangement à celui que nous avons vu hier soir.

— Tous les hommes se ressemblent la nuit, ironisa le mari.

Et laissant là les gens, ils allèrent leur chemin.

L'homme et la femme poursuivirent leur voyage. Quelques jours plus tard, ils atteignirent les bords ombragés d'une rivière. Le mari s'arrêta et ils s'assirent en attendant le passeur. Soudain ils virent un poisson monter plusieurs fois à la surface de l'eau et grimacer dans leur direction.

— Ce poisson, dit le mari, nous envoie un message. Il dit : "J'ai avalé un caillou. Attrapez-moi et donnez-moi une herbe à manger cela me permettra de le rejeter et d'être soulagé. Voyageurs, ayez pitié !"

À ce moment précis, le bac apparut et la femme impatiente d'aller de l'avant, y poussa son époux. Le batelier trop heureux de recevoir une pièce d'argent transporta l'homme et la femme qui dormirent confortablement cette nuit-là sur la rive opposée, dans l'auberge qu'une âme charitable avait édifiée en ce lieu à l'intention des voyageurs.

Ils prenaient leur petit déjeuner, le lendemain matin, lorsque le batelier vint les retrouver. La nuit avait été la plus faste de son existence, leur dit-il ; le couple lui avait porté chance, et il ne savait comment les remercier.

Le batelier était riche désormais. Voici comment : il allait rentrer chez lui le soir précédent, à l'heure habituelle, lorsqu'il les avait aperçus sur l'autre rive. Il avait décidé malgré sa fatigue de faire un voyage supplémentaire pour la «chance» s'était-il dit, la bénédiction que confère l'aide accordée au voyageur. Plus tard, alors qu'il s'apprêtait à remiser sa barque, il avait vu un poisson se jeter sur la berge.

Il essayait apparemment d'avaler un brin d'herbe. Le pêcheur compatissant lui avait mis la plante dans la bouche et le poisson avait vomi un caillou puis s'était glissé dans l'eau. Ce caillou était un énorme diamant, sans défaut, d'un éclat incomparable et d'une inestimable valeur.

[12] — Tu es un démon ! cria la femme, furieuse, à son mari, tu connaissais l'existence de ces trois trésors grâce à un pouvoir de perception caché et tu ne m'as pas dit un mot sur le moment ! Est-ce là la conduite d'un vrai mari ? Ma malchance était déjà suffisamment tenace, mais sans toi je n'aurais jamais rien su de ce qui peut se cacher dans les arbres, les fourmilières et les poissons !

Elle n'avait pas plus tôt prononcé ces mots qu'elle sentit comme un vent puissant lui balayer l'âme. Et elle sut que la vérité était exactement le contraire de ce qu'elle avait dit.

L'homme avança la main et toucha légèrement sa femme à l'épaule, en lui souriant :

— Maintenant, tu sais ce que tu voulais savoir, n'est-ce pas ! Viens nous pouvons rentrer.

Et ils prirent le chemin du retour.